

Sur un glossaire de matière médicale composé par Maimonide.

Contributors

Meyerhof, Max, 1874-1945.

Publication/Creation

Cairo : Institut Français, 1935.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/p68sepu9>



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

12

SUR UN GLOSSAIRE
DE MATIÈRE MÉDICALE ARABE
COMPOSÉ PAR MAÏMONIDE

PAR

LE D^R MAX MEYERHOF



LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

—
1935

T. III Mai

SUR UN GLOSSAIRE
DE MATIÈRE MÉDICALE ARABE
COMPOSÉ PAR MAÏMONIDE ⁽¹⁾

PAR

LE D^R MAX MEYERHOF.

Nous venons de commémorer le huitième centenaire de la naissance du grand philosophe-médecin juif Môché ben Maïmôn connu sous le nom de Maïmonide. A cette occasion, j'ai eu l'honneur de dire quelques mots sur un ouvrage arabe récemment découvert et presque inconnu de cet auteur, ouvrage dont je rendrai succinctement compte dans le troisième volume des *Mélanges Maspero* ⁽²⁾. Permettez-moi de vous donner ici un aperçu plus détaillé de ce livre intéressant qui révèle un côté jusqu'ici ignoré de l'activité scientifique de Maïmonide. Avant d'aborder mon sujet j'ai besoin de vous initier brièvement à l'histoire des glossaires pharmacologiques chez les Arabes.

La pharmacologie, ou l'art de connaître les médicaments et d'en éclairer l'emploi, a été cultivée d'abord par les Grecs. Le plus célèbre pharmacologiste de l'antiquité était Cratévas, herboriste à la cour de Mithridate le Grand (mort en 63 avant J.-C.) roi du Pont, ennemi implacable des Romains, qui s'était si bien familiarisé avec les poisons qu'il n'avait plus rien à craindre de leur effet. Un autre était Andréas de Caryste, médecin de l'école médicale d'Hérophile d'Alexandrie (III^e siècle avant J.-C.). Leurs ouvrages sont perdus, et il n'en reste que des traces dans la *Matière médicale* de Dioscoride, médecin grec d'Asie Mineure du I^{er} siècle de l'ère chrétienne. Son ouvrage a exercé la plus grande influence sur la pharmacologie du Moyen âge aussi bien en Orient qu'en Occident; il fut étudié

⁽¹⁾ Communication présentée à l'Institut d'Égypte dans sa séance du 8 avril 1935.

⁽²⁾ Vol. III. Le Caire 1935.

encore jusqu'au début du ^{xvii}^e siècle. Il a été traduit en syriaque par Ḥunāin ibn Ishāq, le grand médecin traducteur chrétien à la cour de plusieurs califes abbassides du ^{ix}^e siècle, et presque en même temps en arabe par un autre médecin traducteur chrétien Stéphan fils de Basile, qui travaillait dans l'école de traductions créée par le calife al-Ma'mūn à Bagdad vers 830 après J.-C. Cette dernière traduction, étant médiocre, a dû subir les corrections de la part de Ḥunāin lui-même. Ce qu'on reprochait à cette version arabe de la matière médicale grecque c'était que les traducteurs avaient été incapables de trouver des équivalents arabes pour beaucoup de noms de drogues grecs, et qu'ils avaient tout simplement transcrit ces noms en arabe : par exemple *quqlāmīnus* pour *κυκλάμινος*, *āḍūsārūn* pour *ἡδύσαρον*, *saṭrūṭiyūn* pour *στρούθιον*, etc. Malgré ce défaut, la traduction arabe de la matière médicale de *Diyāsqūrīdās* eut un grand succès dans le monde islamique et forma la base de nombreux traités arabes et persans sur les drogues simples. Dans l'Orient le célèbre médecin persan Rhazès († en 925) composa six traités sur les drogues et aliments et leurs succédanés. Abū Ḥanīfa ad-Dīnawarī⁽¹⁾ créa un livre sur les plantes qui exerça une influence profonde sur les connaissances botaniques et pharmacologiques des Arabes. Ḥusāin ibn Ibrāhīm an-Nātilī, un des professeurs de l'immortel Avicenne à Boukhara, édita, en 990, une traduction corrigée de la matière médicale arabe de Dioscoride qu'il dédia au prince Abū 'Alī ibn Sīmğūr.

A la même époque on s'appliqua, dans l'Occident du monde islamique, à améliorer la traduction de la matière médicale. Le point de départ de ces efforts fut un cadeau diplomatique de l'empereur byzantin Constantin le Porphyrogénète à 'Abd ar-Raḥmān III, le puissant calife de Cordoue en Espagne. Ce cadeau était un magnifique exemplaire de la *Matière médicale* de Dioscoride en grec avec des illustrations en couleurs; il parvint au calife vers 949 et fut incorporé à la fameuse bibliothèque de Cordoue. Deux ans après, à la demande du calife, l'empereur envoya en Espagne un moine grec Nicolas, savant dans la connaissance des plantes et possédant la langue latine. C'est avec lui que le médecin et ministre

⁽¹⁾ Voir la communication de notre collègue AHMAD ISSA BEY, *Abou Hanifa el Dīnawarī et son « Livre des plantes »*. Bull. de l'Inst. d'Ég., XVI (1934), 1-7.

juif du calife Ḥasdayy ibn Šaprūt se mit à l'œuvre pour traduire du grec en arabe les noms inconnus de drogues, et les deux furent aidés dans leur tâche par plusieurs médecins et herboristes musulmans de Cordoue. Ibn Ġulġul, médecin maure-espagnol de la deuxième moitié du x^e siècle qui nous a conservé le récit de cet épisode⁽¹⁾, nomme en particulier les médecins réputés 'Abd ar-Raḥmān ibn al-Ḥaītām et Abū 'Abd-allāh de Sicile; ce dernier connaissait la langue grecque moderne. Tous ces médecins ensemble avec les botanistes réussirent à identifier la plupart des drogues mentionnées par Dioscoride et à leur trouver les équivalents arabes. Ainsi par exemple le cyclame reçut les noms de *buhūr Maryam* («encens de Marie») ou *rakf*, le *strouthion* (saponaire d'Égypte) le nom persan *kundus* ou le nom arabe maghribin de *šaġarat Abī Mālīk*, etc.

L'intérêt porté à la matière médicale de Dioscoride donna immédiatement une vive impulsion aux études pharmacologiques et botaniques à Cordoue. Ibn al-Ḥaītām qui, comme nous l'avons vu, collabora à la traduction des noms des drogues dans Dioscoride, s'attaqua au livre des drogues simples du médecin tunisien Ibn al-Ġazzār son contemporain, et en exposa les erreurs. Ibn Ġulġul écrivit à Cordoue, en 983, une *Explication des noms des drogues simples dans le livre de Dioscoride* et, en plus, un précis *Sur les remèdes utiles employés en médecine et non mentionnés dans le livre de Dioscoride*. Malheureusement, tous ces ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous. Depuis cette époque, c'est-à-dire la fin du x^e siècle, les médecins du monde islamique, en première ligne ceux de l'Espagne et du Maroc, ont créé une longue série de traités pharmacologiques dans lesquels ils ne se sont pas bornés à conserver et compléter les observations de Dioscoride, mais ils enrichirent la pharmacopée de nombreuses drogues, surtout végétales. Ils ont ajouté les descriptions des plantes recueillies en Espagne et dans l'Afrique du Nord, en les comparant aux points de vue botanique et pharmacologique avec celles des anciens

⁽¹⁾ IBN ABĪ UŠAĪBĪ'A, II, 46-49; LECLERC, *Histoire de la médecine arabe* (Paris 1876), I, 431-432; M. MEYERHOF, *Die Materia Medica des Dioskurides bei den Arabern* (*Quellen u. Studien z. Gesch. d. Naturwiss. u. d. Med.* III, 72-84), Berlin 1933; Le même, *Esquisse d'histoire de la pharmacologie et botanique chez les Musulmans d'Espagne. Al-Andalus*, III (1935), Madrid, p. 1-41.

droguiers. En plus, ils ont donné les synonymes, c'est-à-dire les différents noms désignant la même drogue, en arabe ou en d'autres langues, en éliminant ainsi une source constante d'erreurs. Je ne citerai que les auteurs les plus éminents, en me référant à mon esquisse d'histoire de la pharmacologie dans l'Espagne musulmane qui vient de paraître⁽¹⁾. Ce sont au x^e siècle Abu'l-Qasim az-Zahrāwī, médecin célèbre et connu des Latins sous le nom d'*Abulcasis*; son ouvrage a été traduit en latin, mais le texte arabe est encore inédit. En plus, Muḥammad ibn al-Kattānī (pas Kinani comme l'écrit Leclerc, II, 428), et Ibn Samagūn. Leurs ouvrages ne nous sont pas parvenus. Au xi^e siècle, malgré la déchéance politique du califat de Cordoue, la médecine et la pharmacologie prenaient un essor magnifique dans le pays déchiré par les guerres intestines. Ainsi Ibn Wāfid (*Abenguéfiṭh*) vizir et médecin à Tolède, 'Abdallāh al-Bakrī, ministre, médecin et poète, ne dédaignaient pas de composer des traités sur les drogues simples, livres très appréciés et longuement cités par les médecins des époques suivantes. Dans ce même siècle, deux médecins juifs ont contribué à l'étude de la synonymie des drogues; Yōnah (ou Abu'l-Walid Marwān) ibn Ġanāḥ, célèbre philosophe et grammairien qui avait une prédilection pour la lexicographie arabe et hébraïque; son ouvrage est perdu. Et Yōnah (ou Yūnus) ibn Ishāq ibn Biklārīš qui composa un traité médical pour Aḥmad II al-Musta'īn roi de Saragosse⁽²⁾. Tous les deux ont créé des glossaires de synonymes basés en partie sur ceux de leurs prédécesseurs, mais accentuant encore les noms arabes des drogues en usage en Espagne et au Maroc, et en y ajoutant beaucoup de noms berbères et espagnols. Ces nouveaux noms ont ensuite passé dans les ouvrages du xii^e siècle qui sont très nombreux. Je ne citerai que ceux d'Abu's-Salt Umayya de Denia, d'Ibn Baġġa, médecin-philosophe plus connu sous son nom latinisé *Avempace*, d'Abu'l-'Alā' Zuhri, père du célèbre *Avenzoar*, d'Aḥmad al-Ġāfiqī et d'al-Idrīsī. Le traité des Simples d'al-Ġāfiqī est perdu, mais connu par des citations chez Ibn al-Baiṭār. Il y a deux manuscrits d'un abrégé de son livre dont le meilleur conservé au Caire

(1) Dans la revue espagnole *Al-Andalus* à Madrid. Voir la note précédente.

(2) P. H. J. RENAUD, *Trois études d'histoire de la médecine arabe*. Hespéris (Paris 1931), p. 135-150.

dans la bibliothèque de feu Aḥmad Taīmūr pacha se trouve actuellement, grâce à une généreuse donation de la part des fils du défunt, à la Bibliothèque Nationale. Le Dr Gorgy Sobhy bey et moi sommes occupés à éditer cet ouvrage avec traduction et commentaire⁽¹⁾. Al-Idrīsī est le célèbre géographe princier originaire du Maroc qui séjournait à la cour des rois normands de Sicile; son livre des drogues simples n'existe qu'à moitié et dans un seul manuscrit qui se trouve à Istanbul⁽²⁾. Il fourmille de synonymes de drogues en six à dix langues (même en hébreu, turc oriental, grec moderne, kurde, indien, etc.); mais une édition est pour le moment impossible à cause des nombreuses lacunes constatées dans le texte. Je mentionnerai encore, en passant, le fameux traité d'agriculture d'Ibn al-ʿAwwām, contemporain des précédents, édité en arabe et traduit en français⁽³⁾. Enfin, le XIII^e siècle vit la composition du plus grand traité de pharmacologie qui fut jamais édité jusqu'à l'époque moderne : c'est la « Collection des Drogues simples » (*Ġāmiʿ al-Mufradāt*) de Ḍiyāʾ ad-Dīn ʿAbdallāh de Malaga, appelé Ibn al-Baītār (« le fils du vétérinaire »). Son ouvrage est basé sur celui d'al-Ġāfiqī, mais Ibn al-Baītār a ajouté tant de recueils d'auteurs médicaux et de botanistes antérieurs qu'il en a fait une vraie encyclopédie de la matière médicale gréco-arabe, et un précieux tableau des connaissances de son époque. Le texte de cet ouvrage important a été édité au Caire⁽⁴⁾, mais a besoin d'une nouvelle édition corrigée; la traduction française créée par L. Leclerc⁽⁵⁾ avec son commentaire a révélé à l'Europe la richesse des connaissances des Arabes dans ce domaine.

⁽¹⁾ M. MEYERHOF et G. P. SOBHY, *The Abridged Version of «The Book of Simple Drugs» of Ahmad ibn Muhammad al-Ghāfiqī, by Gregorius Abu'l-Farag (Barhebraeus)*. Publ. of the Faculty of Med., Egypt. University Cairo. Fasc. I (1932), II (1933).

⁽²⁾ M. MEYERHOF, *Ueber die Pharmakologie und Botanik des arabischen Geographen Edrisi*. Arch. f. Gesch. d. Math. u. Naturwiss. XII (Leipzig 1930), 45-53 et 226-236.

⁽³⁾ Texte arabe, éd. J. A. Banqueri, Madrid 1802, 2 volumes.

Le livre de l'agriculture d'Ibn al-Awwam. Trad. par J.-J. Clément-Mullet. Paris 1864-67, 3 volumes.

⁽⁴⁾ Būlāq 1291 (1874), 4 volumes.

⁽⁵⁾ *Traité des Simples par Ibn al Beithar*. Paris (1877-1883), 3 volumes.

Or, en 1932, le D^r H. Ritter a trouvé dans la bibliothèque de Sainte-Sophie à Istanbul un manuscrit unique (le n° 3711) dont la deuxième partie contient trois traités *tous copiés de la main même d'Ibn al-Baītār*. Ce dernier était né à la fin du XII^e siècle à Malaga (Espagne), a vécu en Égypte et en Syrie et est mort à Damas en 1248. L'authenticité de son écriture est certifiée sur la première page du manuscrit par deux savants très connus. Le premier écrit : « Ces cahiers sont de la main de notre Maître l'éminent docteur Ḍiyā' ad-Dīn 'Abdallāh, le botaniste de Malaga — qu'Allah sanctifie son âme et éclaire sa tombe ! Écrit par Ibn as-Suwaīdī le médecin. » C'est donc l'écriture du médecin syrien réputé Ibrāhīm ibn Muḥammad ibn Ṭarḥān as-Suwaīdī mort à Damas en 1291 après J.-C. Une autre main plus fine ajoute : « Je dis : c'est Ibn al-Baītār, l'auteur du célèbre *Traité des Simples*. Écrit par Ḥalīl ibn Aībak aṣ-Ṣafadī. » Et dans le coin opposé de la feuille on lit : « Ex libris Ḥalīl ibn Aībak aṣ-Ṣafadī, à Damas-la-Protégée, en 763 ». Cette date de l'Hégire correspond à l'année 1363 de l'ère chrétienne, et le propriétaire du manuscrit était donc le fameux polygraphe et polymathe aṣ-Ṣafadī qui décéda dans la même année. Ce manuscrit intéressant contient d'abord deux traités sur les poids et mesures des Grecs, l'un composé par le grand traducteur Ḥunayn ibn Ishāq, l'autre par un autre grand traducteur chrétien du IX^e siècle, Qusṭā ibn Lūqā.

C'est la troisième partie de ce manuscrit qui nous intéresse ici. Elle porte le titre : « Livre de l'explication des noms de la drogue, composé par le maître et chef Abū 'Imrān Mūsā ibn 'Abdallāh, l'Israélite, le Maghribin »; il comprend les folios 75 b à 102 a du manuscrit écrits d'une main maghribine claire et bien lisible, 17 lignes par page. L'auteur de ce traité n'est autre que Maïmonide lui-même. Il n'y a qu'Ibn Abī Uṣāibī'a, l'historien des médecins arabes, qui ait mentionné l'existence de cet ouvrage de Maïmonide⁽¹⁾, Mōché ben Maïmōn qui naquit à Cordoue, en Espagne en 1135 après J.-C. (4895 de l'ère juive) et dut quitter sa ville natale en 1148 à la suite de persécutions religieuses. Sa famille menait une vie errante dans l'Espagne méridionale et au Maroc pendant dix ans avant de s'établir à Fez (vers 1158). Nous savons que le jeune Maïmo-

⁽¹⁾ IBN ABĪ UṢĀIBĪ'A, II, p. 117 dernière ligne.

nide écrivit ses premiers ouvrages talmudiques pendant cette époque de pérégrination; mais nous ignorons quand et par qui il a pu être initié aux études médicales. Il a cependant mentionné lui-même, à la fin de son traité *Sur l'asthme*, qu'il a connu Abū Bakr Muḥammad ibn Zuhr, fils du célèbre médecin maure-espagnol *Avenzoar*, et il est très probable qu'il ait eu des relations suivies avec d'autres grands médecins musulmans de son époque. Il est certain que Maïmonide a étudié avec zèle les livres médicaux des Grecs et des Arabes, et cela pendant son séjour dans l'Occident du monde musulman. En 1165 la famille de Maïmonide se vit contrainte de quitter le Maroc et de chercher refuge, d'abord en Palestine, et ensuite en Égypte qui fut hospitalière pour les pauvres Juifs errants. Au Caire, Maïmonide se vit forcé, à la suite de la mort de son père et de son frère cadet David, d'abandonner la vie paisible de savant homme de cabinet et de pourvoir, au moyen de la pratique médicale, aux besoins de sa nombreuse famille. A cette occasion, son érudition dans la médecine antique lui procura des succès immédiats. En 1170 déjà, il fut admis parmi les médecins particuliers du dernier calife fatimite al-Āḍid, et un an après, à la déchéance des Fatimites, il gagna la faveur du vizir et juge suprême 'Abd ar-Raḥīm ibn 'Alī al-Baīsānī qui le recommanda à son souverain le grand sultan Ṣalāḥ ad-Dīn (Saladin) l'Ayyoubite. Maïmonide fut nommé à la cour du sultan, après avoir été entre temps élu à la dignité de *Nāgīd* (chef religieux) de la communauté israélite d'Égypte. J'ai relaté la vie médicale de Maïmonide et ses écrits médicaux dans une publication antérieure⁽¹⁾. J'avais énuméré neuf ouvrages médicaux de la plume de Maïmonide, dont trois constituent des extraits ou des commentaires aux ouvrages des médecins grecs Hippocrate et Galien, tandis que six sont des ouvrages originaux. De ces derniers, deux (sur les poisons et sur l'asthme) sont encore inédits; les quatre autres (sur les hémorroïdes, sur les rapports sexuels, sur l'hygiène et sur les accès de mélancolie du sultan al-Afdal, fils de Saladin) ont été édités en arabe avec traduction allemande par le feu rabbin Herman Kroner⁽²⁾. Le dixième ouvrage,

⁽¹⁾ MAX MEYERHOF, *L'œuvre médicale de Maïmonide*. Archeion. Archivio di Storia della Scienza, XI (1929), p. 146-155.

⁽²⁾ Tous parus dans *Janus*, Archives Internationales pour l'Histoire de la Médecine

dont nous nous occuperons maintenant, était inconnu, et ce n'est que l'étude d'une copie de son manuscrit unique et si précieux mentionné plus haut qui m'a permis de révéler un côté jusqu'ici ignoré de l'activité scientifique du grand savant Maïmonide.

Dans l'introduction de son livre — qui comprend dans le manuscrit d'Istanbul 55 pages — Maïmonide définit le but de son écrit comme suit : « Mon but dans ce traité est l'explication des noms des drogues simples (*'aqāqir*) qui existent à notre époque, sont connues chez nous et employées dans l'art médical et qui se rencontrent dans les livres qui leur sont consacrés. Je ne mentionnerai parmi les remèdes simples que ceux qui portent plus d'un seul nom et je ne mentionnerai pas les remèdes qui ne sont connus des médecins que sous un seul nom très répandu, arabe ou étranger, parce que le but de ce traité n'est ni la description des différentes espèces de remèdes ni la discussion de leur utilité, mais uniquement l'explication de certains de leurs noms au moyen d'autres. » Il s'agit donc d'un glossaire de noms ou de synonymes de drogues, d'un ouvrage pour ainsi dire de lexicographie médicale, comme ceux d'Ibn Ġanāḥ et d'Ibn Bīklārīš. Ce genre de littérature était très fréquent chez les Arabes et Persans depuis le ^x^e jusqu'au ^{xv}^e siècle de l'ère chrétienne. Plusieurs ouvrages ont paru encore bien plus tard, notamment en Algérie et au Maroc⁽¹⁾. Concernant la matière médicale marocaine, Renaud et Colin viennent de nous donner un petit glossaire arabe qu'ils ont traduit et élucidé par des commentaires très importants⁽²⁾.

A la fin de la préface Maïmonide mentionne les ouvrages sur lesquels il s'est appuyé dans son commentaire; ce sont ceux d'Ibn Ġulġul, d'Ibn Ġanāḥ, d'Ibn Wāfid et d'Ibn Samaġūn, dont aucun n'est parvenu à notre époque. Il cite aussi celui d'Aḥmad al-Ġāfiqī, le désignant comme « un

et la Géographie médicale (Leyde et Harlam), XVI (1911), 441-456, 654-718; (1916), 203-247; XXVII (1923), 101-116, 286-300; XXVIII (1924), 61-74, 143-152, 199-217, 408-419, 455-472; XXIX (1925), 235-258; XXXII (1928), 12-116.

⁽¹⁾ *Kašf ar-rumūz* par 'Abd ar-Razzāq al-Ġazā'irī (Lithogr. Alger 1321), et *Diya'an-nibrās* par 'Abd as-Salām al-'Alamī (Lithogr. Fès 1302).

⁽²⁾ *Tuhfat al Aḥbāb*, glossaire de la Matière médicale marocaine. Texte publié avec traduction, notes critiques et index par H. P. J. Renaud et Georges S. Colin. Paris 1934.

auteur plus récent en Espagne», et qui a donc dû vivre au XII^e siècle peu avant lui. Après ces remarques bibliographiques suit immédiatement le premier paragraphe du traité commençant par la lettre arabe *Alif*. Maïmonide a arrangé la matière en 405 paragraphes suivant l'alphabet sémitique (*Abğad*). Certains de ses articles n'ont pas la longueur d'une demi-ligne, tandis que d'autres occupent jusqu'à quinze lignes, c'est-à-dire presque une page entière. Maïmonide donne en général d'abord le nom le plus connu du remède, et ensuite d'autres noms en arabe, grec ancien, syriaque et persan, en y ajoutant fréquemment des noms berbères et espagnols. Ces derniers sont toujours désignés comme étant «dans le parler étranger de l'Andalousie» (*fī 'ağamiyyat al-Andalus*). Il enrichit son vocabulaire par des noms populaires de plantes et drogues en dialectes maghribin et égyptien; ce qui prouve qu'il a écrit son livre en Égypte, entre 1166 et 1204 date de sa mort. Il est remarquable qu'il dit toujours «chez nous dans le Maghrib» ou «chez nous au Maroc on appelle telle et telle plante de tel et tel nom». Et il continue souvent «le peuple en Égypte l'appelle ». Je donne ici les traductions de quelques articles du livre de Maïmonide, comme par exemple n° 28 «*Afarbiyūn* (*euphorbion*, résine d'euphorbe) : On l'appelle aussi *furbiyūn*. Son nom berbère sous lequel il est très connu dans le Maghrib est *tākawt*. Le peuple en Égypte l'appelle *lubāna mağribiyya* («encens maghribin»). » Un autre chapitre par exemple est plus compliqué : n° 57. «*Al-ball w'aš-šall*. Ce sont deux espèces d'herbes de vertus rapprochées; elles ont un nom arabe commun, *al-ʿubab*. Le nom de l'une des deux espèces en grec est *ἀκτῆ* (*aktē*), et son nom en espagnol est *yādqa* (*yezgo*); c'est *ar-raḡ'a* et *ar-rabraḡ*. Le nom de l'autre espèce est en grec *χαμαιάκτη* (*khamaiāktē*) et en espagnol *šabūqa* (*xabuco*). » Ce sont deux espèces de sureau, le sureau noir (*Sambucus nigra* L.) et le petit sureau ou hièble (*Sambucus Ebulus* L.); les noms *bull* et *šull*, comme on les vocalise d'habitude, sont des abréviations espagnoles d'*ebulus* et *sambucus*, passées en arabe. Les autres noms arabes se trouvent indiqués dans le dictionnaire des plantes édité par notre éminent collègue le Dr Issa bey⁽¹⁾; ce glossaire est un instrument

⁽¹⁾ AHMED ISSA BEY, *Dictionnaire des noms des plantes en latin, français, anglais et arabe*, Le Caire 1930.

précieux et indispensable pour qui s'occupe de la botanique des peuples islamiques. Nous y voyons cependant que le nom *'ubab* ne s'applique pas aux Caprifoliacées dont font partie les sureaux, mais à certaines Solanacées; il y a là une petite erreur de la part de Maïmonide. Pour commenter l'article de Maïmonide, je remarque que les fleurs du sureau sont toujours en vente dans les bazars des drogues du Caire, sous le nom de *zahr el-baīlisān* (« fleurs de petit-baume »); on lira les détails dans la belle et utile étude de Ducros sur le droguier populaire du Caire⁽¹⁾. Enfin, le n° 179 « *Yabrūh* (mandragore). C'est *al-luffāh*, et *tuffāh al-ġinn* (« la pomme du démon »). On l'appelle en persan *šabīzaq*, et on dit aussi *ša-bizaġ* et en espagnol *ubalīta* (*archo-bellito*, dérivé de *bella-donna*). On dit aussi *al-maqad* et *al-azaġ*, et son nom grec est *χαμαίμηλον* (*khamaimēlon*). » Vous comprenez que l'édition et l'explication de ce traité avec ses milliers de noms en six langues prendra encore un certain temps, mais j'espère la finir avant la fin de cette année. Le commentaire et l'index sont pour un ouvrage de ce genre d'une importance capitale.

Pour ajouter quelques remarques critiques, Maïmonide a en général très bien rendu les noms arabes et syriaques, exception faite de la vocalisation qui s'éloigne souvent de celle des autres traités et des dictionnaires anciens. Il a souvent confondu les noms grecs avec les noms persans ou syriaques. Les noms espagnols et berbères paraissent être quelquefois mutilés par les copistes. Ibn al-Baīṭār, le scribe de notre manuscrit, n'a pas été un copiste attentif. Tout d'abord, il a omis à plusieurs endroits de mettre les titres des chapitres en encre rouge, de sorte que j'ai dû suppléer à ces lacunes. Et, ce qui est pire, il a commis quelquefois des erreurs en mettant des titres faux en tête des chapitres, causant ainsi une énorme confusion. Enfin, il a fidèlement copié toutes les fautes de l'original sans y apporter une seule correction. C'est cela qui me porte à croire qu'Ibn al-Baīṭār a dû copier ce manuscrit peu après son arrivée au Caire alors qu'il était encore jeune homme débutant dans la connaissance de la matière médicale dont il devint plus tard un maître. Il est aussi douteux qu'il ait pu transcrire sa copie du manuscrit original de Maïmonide exempt

⁽¹⁾ M. A. H. DUCROS, *Essai sur le droguier populaire arabe de l'Inspectorat des Pharmacies du Caire* (*Mémoires présentés à l'Institut d'Égypte* etc. t. XV), Le Caire 1930.

des fautes des copistes pour lesquelles nous ne devons pas nous étonner, vu la grande difficulté du texte fourmillant de noms étrangers. Nous observons cela par exemple dans les nombreux manuscrits et dans l'édition imprimée de l'ouvrage d'Ibn al-Baītār lui-même; tous sont parsemés d'erreurs et ne se correspondent pas exactement. J'ai pu corriger beaucoup de fautes à l'aide du dictionnaire d'Ahmed Issa, des dictionnaires grecs et persans, et pour ce qui concerne le syriaque, à l'aide de l'ouvrage monumental du vénérable rabbin, linguiste et botaniste Immanuel Löw⁽¹⁾. Pour l'espagnol, le dictionnaire de Dozy⁽²⁾ et le glossaire de Simonet⁽³⁾ m'ont rendu des services inestimables; pour les noms berbères j'ai pu profiter des connaissances de mon savant confrère et ami le Dr H. P. J. Renaud, directeur d'études à l'Institut des Hautes Études Marocaines à Rabat qui a eu l'obligeance de me fournir des renseignements très utiles.

Quant à l'époque à laquelle Maïmonide a pu écrire le « Livre de l'explication des noms de drogues », je suppose qu'elle se place entre 1180 et 1200, alors que Maïmonide était en Égypte jouissant d'une connaissance profonde de ce pays et d'une réputation qui lui avait attiré des élèves. Il ne dit pas qu'il avait composé ce petit traité pour lui servir d'aide-mémoire; son utilité devait donc être d'éclaircir la nomenclature pharmacologique si variée et si difficile à d'autres. Il cite les noms en usage en Égypte plus de trente fois et dit à cinq ou six endroits que telle ou telle drogue ou plante était importée en Égypte de Syrie, en citant son nom en arabe-syrien. Il n'aurait pu acquérir ces connaissances dans le pays lointain qu'était le Maroc. Il mentionne aussi par exemple que la cerise était appelée en Égypte et en Syrie *qarāsiyā*, nom dérivé du grec et syriaque, tandis qu'elle portait dans le Maghrib le nom arabe de *ḥabb al-mulūk* (« grains des rois ») qu'elle y porte encore de nos jours. Tout cela prouve que Maïmonide connaissait aussi bien les produits de l'Égypte que ceux du Maroc, et de plus leurs noms

(1) *Die Flora der Juden*. Wien et Leipzig 1924-1934, 4 volumes.

(2) *Supplément aux dictionnaires arabes*, Leyde 1881.

(3) F. J. SIMONET, *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los Mozarabes*, Madrid 1888.

populaires. Il y a ici beaucoup de matériel pour des additions à la lexicographie arabe.

Je dois conclure ces remarques en disant que Maïmonide a évité de donner des noms de drogues et plantes en hébreu, noms qui se rencontrent fréquemment dans ceux de ses ouvrages théologiques qu'il a composés en hébreu. Et il est très étrange qu'al-Idrīsī, le géographe marocain-musulman qui mourut en 1166 à la cour des rois normands des Deux-Siciles à Palerme, ait donné, parmi les synonymes dans son ouvrage mentionné plus haut (p. 227), de nombreux noms en hébreu qu'il a dû apprendre de quelques savants juifs siciliens. De plus, je constate que le petit ouvrage de Maïmonide copié par Ibn al-Baītār n'a jamais été cité par ce dernier dans sa grande encyclopédie de pharmacologie, tandis qu'il cite fréquemment d'autres auteurs juifs, comme Māsargawaīh (VIII^e siècle, en Syrie) et Ishāq ibn Sulaīmān al-Isrā'īlī (IX^e siècle en Tunisie). Ceci tient peut-être à ce qu'Ibn al-Baītār a puisé aux mêmes sources que Maïmonide. Également Ibn as-Suwaīdī, qui devint plus tard propriétaire du manuscrit copié par son professeur Ibn al-Baītār, a passé sous silence cet écrit de Maïmonide dans son grand traité de synonymes de drogues dont l'unique manuscrit se trouve à la Bibliothèque Nationale à Paris⁽¹⁾. A l'exception donc d'Ibn Abī Uṣaībī'a qui l'a mentionné, l'écrit de Maïmonide paraît avoir été oublié dans le monde arabe.

Par contre, la littérature arabe des synonymes de drogues a exercé une influence profonde sur l'Europe moyenâgeuse. Steinschneider a composé la première bibliographie de cette littérature⁽²⁾; je n'en citerai que le fameux *Clavis sanationis* ou *Synonyma medicinae* de Simon de Gênes (*Simon Januensis*) qui vivait dans la deuxième moitié du XIII^e siècle à la cour papale⁽³⁾. Il a basé son ouvrage sur les traductions gréco-arabes de Dioscoride, Abulcasis, etc., dont les originaux lui ont été expliqués par un Juif espagnol Abraham de Tortose. Le Juif Faradj ben Salem de Girgenti, en

⁽¹⁾ Manuscrit arabe n° 3004, autographe de l'auteur et portant le titre de *Kitāb as-simāt fi'n-nabāt* (« Livre des stigmates sur les plantes » etc.).

⁽²⁾ MORITZ STEINSCHNEIDER, *Zur Literatur der Synonymen*. Dans PAGEL, *Die Chirurgie des Heinrich von Mondeville*, Berlin 1892, p. 582-625.

⁽³⁾ Imprimé d'abord à Parme en 1473, et après encore sept fois en Italie.

Sicile, a enrichi sa traduction latine de l'immense encyclopédie arabe de médecine (*Continens medicinae*) de Rhazès⁽¹⁾ d'un glossaire des termes techniques et des synonymes de drogues. Nous observons en général chez les Juifs du moyen âge une forte prédilection pour les traductions d'ouvrages scientifiques d'une langue dans l'autre et pour la lexicographie des termes techniques. A l'époque arabe, le premier était Māsargawāih, le médecin juif persan susmentionné qui créa au VIII^e siècle des traductions du syriaque en arabe, et des ouvrages de pharmacologie. Après son époque, au IX^e siècle, les chrétiens nestoriens en Mésopotamie firent un grand nombre de versions d'ouvrages médicaux et scientifiques du grec en syriaque et en arabe. Et au XIII^e siècle, en Espagne et en Sicile, ce furent surtout des Juifs qui s'appliquèrent à traduire de l'arabe en hébreu, à aider les savants chrétiens de l'Europe à traduire de l'arabe en latin et à créer les centaines de versions scientifiques qui fertilisèrent de suite le sol aride de la science monacale du moyen âge occidental⁽²⁾. Et c'est ainsi que Maïmonide se révèle même dans ce modeste glossaire comme un des grands médiateurs scientifiques; beaucoup de savants juifs ont assumé ce rôle dans le passé et d'autres en sont encore fiers de nos jours.

D^r MAX MEYERHOF.

⁽¹⁾ Imprimé d'abord à Brescia en 1486 et après encore trois fois à Venise, dans deux énormes volumes in-folio.

⁽²⁾ Voir Ch. H. HASKINS, *Studies in Mediaeval Science*, Cambridge 1924 (et éditions ultérieures); et Ch. et Dorothea SINGER, *The Jewish Factor in Medieval Thought*, et *Hebrew Scholarship in the Middle Ages*. Dans *The Legacy of Israel*, Oxford 1927, p. 173-314.

Il faut noter, en plus, que la nomenclature arabe-persane des drogues a laissé des centaines de termes dans la pharmacologie et la botanique, ainsi que dans les langues latine et espagnole. D'autre part, la langue espagnole a laissé un certain nombre de noms dans la botanique arabe, surtout dans le dialecte marocain, mais aussi dans celui de l'Égypte (par exemple *filaiya*, dérivé de l'espagnol *poleo* et du latin *pulegium*, nom populaire égyptien de la menthe-pouliot).

LE CAIRE. — IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS



